

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Poésie

Sébastien Dulude, Rachel Leclerc et Jérémy Laniel

Numéro 171, automne 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89012ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dulude, S., Leclerc, R. & Laniel, J. (2018). Compte rendu de [Poésie]. *Lettres québécoises*, (171), 56–63.

Ça doit

Sébastien Dulude

Mon très cher Jean-Christophe,

« [Ç]a doit être ça », c'est ainsi que tu commences ton livre. Je ne m'explique pas cette phrase creuse. Ce n'est pas ça, tu dois savoir que ce n'est pas ça. Ça ne peut pas être ça. C'est beaucoup plus que ça, et tu nous le dis si merveilleusement. Tu nous ouvres la fenêtre sur ton appartement, tes marches vers le travail, ton tracteur à pelouse, la peau douce de ta blonde qui dort, ta santé mal en point et tes quintes de toux terribles, ton sandwich aux tomates, tes cheveux, les fleurs et les fruits. Ton petit monde immobile m'émeut au-delà du dicible : « je fais le tour de l'appartement / je fais le tour de mes vertiges / je fais le tour de mon lit / je fais le tour du cri des klaxons / je fais le tour de tes cheveux attachés / je fais le tour de tes lèvres / qui regardent le menu au restaurant / je fais le tour de mes poumons / mes poumons sont tellement petits / mes poumons c'est le tour du bloc ». Je t'écris de l'immense Pékin, où l'air est si étouffant que je crois parfois que nous nous évanouirons tous. Vingt-et-un millions d'évanouis. Et puis j'enfourche un vélo jaune et la vitesse se mue en fraîcheur sur ma peau, mes poumons se détendent. Partout autour, des libellules jaunes, des étals de fruits, des odeurs sucrées de nouilles. Le thé est délicat et on le boit très chaud. Le vin de riz qu'on appelle *baiju* est très fort et on le boit tiède, à larges lampées. Je ne parviens pas à dominer ma soif. Je suis minuscule et anonyme dans une mer sèche. « [J]e me perds dans la grande étendue », oui. Je ne suis pas hospitalisé, ni ne crache du sang, ni ne m'injecte des antibiotiques intraveineux. Je n'ai pas acheté d'assurance voyage. J'ai le don de la santé et je dis parfois que rien ne me tue. Je manque d'humilité. Nous recherchons tous les deux l'éternité. Différemment, peut-être. Peut-être pas. Je suis plus vieux que toi, de quelque treize ans. Je vivrai peut-être plus longtemps, peut-être moins longtemps que toi. Peut-être. C'est une injustice, tu le sais mieux que moi. Il faut accepter et lâcher prise, nous disent les moines chinois. Ça doit être ça. Je veux t'offrir un fruit d'ici. Une nectarine ou une pêche. Je veux te faire une eau citronnée. Je veux que tu saches que les feuilles ici sont si lourdes de leur vert qu'elles ne bruissent jamais. Les arbres gardent le silence. Les autos polluent, il faut circuler dans la fumée, à laquelle les humains ajoutent leurs exhalaisons. Il faut renoncer à voir le ciel, la lune rouge du 27 juillet, les montagnes au loin. Il faut regarder vers l'intérieur, il faut purifier son cœur. Il faut trouver le Tibet. Moi aussi je suis Tintin. Dans mon cœur, il y a Tchang. Un petit enfant. Un koala. Comme toi, je me tourne vers les petites choses, m'y insère et y découvre une plage ou une rivière. « [L]a cicatrice / près de ta lèvre / c'est / l'univers entier / la dernière éclaircie ». Ma blonde a un pli curieux au lobe de son oreille. C'est la plus belle chose, c'est une vallée, je m'y dirige à cheval, en tracteur à pelouse, assis, c'est pareil. Ça doit être ça. J'ai trouvé « une place dans ta voix », je m'y suis reposé. Il faut écrire et ne pas mourir, comme tu le fais, oui. Il faut chercher de l'ombre. Tu fais des montagnes, tu nous amènes sous les coquillages, sous la neige, sous les feuilles, dans la fraîcheur : « je souffle des feuilles / je fais des montagnes / il y en a tellement il y en a trop / je ne vois plus ma joie de vivre / ma joie de vivre est dans un tas de feuilles ». Ton poème est un éventail chinois. Beaucoup de choses justes ont déjà été dites sur ton livre, sur sa forme brève et longue à la fois, sur ses boucles et ses répétitions que tu modules, sur ses images fraîches et ses journées longues de rien, sur sa grande tristesse qu'on veut consoler. J'ai peu à ajouter. Tu sais que nous discutons de ton livre partout autour de moi, on parle de la chance que nous avons de te lire, de nos espoirs que tu gagnes le Nelligan, de tes deux prochains livres qui déjà s'en viennent. J'ai apporté ton livre en Chine, j'aimerais le laisser sur un banc de parc, mais il y a peu de bancs de parc. Je pourrais le laisser dans un dépanneur. Si personne ne le réclame, ce sera une plante de plus qui mourra, et on pourra s'en émuouvoir, ou pas. On ne décide de rien. On peut seulement acheter une bouteille d'eau à trois yuans. Elle ne sera pas très froide. Il faut se reposer. « [M]erci fantôme / je me range du côté de la fatigue / merci montagne / tes pieds me réchauffent / merci jour », merci Jean-Christophe, merci poème, repose-toi. Une respiration à la fois. Ça ira. Il faut se dire ça, ça ira.

Ça doit être ça, oui, tu as raison, j'avais tort. Ça doit être ça. Tu as raison. C'est ça, et ça suffit, et ce n'est pas fini, ça doit être ça. Ça doit être ça. Merci. ♦

☆☆☆☆

Jean-Christophe Réhel

La fatigue des fruits

Montréal, L'Oie de Cravan

2018, 84 p., 16 \$



Chien, mourir, nuages

Sébastien Dulude

François Charron, l'un des poètes les plus constants de la littérature québécoise — une quarantaine de livres en quarante-six années d'écriture —, nous faisait inhabituellement patienter.

Six ans après *Vocation de la perte* publié à L'Hexagone, et douze ans depuis son dernier titre aux Herbes rouges (*Ce qui nous abandonne*), Charron signe un grand, un très grand recueil chez ce dernier, son éditeur principal. Le poète y poursuit dans la veine aphoristique qu'on lui connaît et, surtout, dans son exploration du mode de la rupture, voire de la fracture — de ton, de sujet, d'intensité et de perspective —, un art fulgurant que Charron maîtrise à merveille.

D'emblée, le titre *L'herbe pousse et les dieux meurent vite* énonce la prémisse d'un relativisme extrême qui traverse, parfois jusqu'à la contradiction pure, les poèmes de l'ouvrage. En mesurant le rythme de l'herbe, qui pour nous est l'affaire d'une saison, mais aussi d'un cycle, à la chute des dieux, habituellement éternels, l'auteur procède à une manipulation de perspectives qui donnera le *la* à tout le recueil, et ne cessera de secouer le lecteur.

Les réflexions et observations au sujet du temps, en particulier, donnent lieu à de spectaculaires changements d'échelle : « Le soleil n'a pas encore atteint l'entrée du garage. / L'incinération aura lieu demain. / Cet entêtement du temps à être toujours là. »

C'est à l'aune d'une métaphysique élaborée à partir d'éléments concrets que le poète jauge l'importance des événements d'une vie et s'applique à en faire varier les distances d'observation, comme on considère différemment un objet selon qu'il se tient tout près de notre œil ou se fond dans un vaste paysage. La mise en place de ces rapports petit / grand, proximité / éloignement, banal / fondamental, pour ne nommer que ceux-ci, génère très souvent des résultats brutaux et un spectre de réactions total, de l'incompréhension à la pulvérisation des idées reçues. Dans la contiguïté entre « Un organe qui s'enlève. » et « Les gens ont mis leurs habits du dimanche. », ou entre « Quelle différence entre savoir et ne pas savoir. » et « À cause de la sécheresse, l'herbe n'a guère poussé. », se toisent des abstractions et des images concrètes dont l'écartèlement prend des proportions foudroyantes.

Parmi ces chocs, les passages qui poursuivent l'édification de la pensée de Charron sur le divin, une entreprise amorcée dans son œuvre au tournant des années 1980, témoignent de son évolution, passée au crible d'une révision complète : « Entre nullité et adoration, / mes prédécesseurs ont été entièrement redessinés. » Fascinant est le chemin parcouru de la part de celui qui écrivait, dans *La Nouvelle Barre du jour*, en 1984 : « Il n'y a pas de retour à Dieu, il s'agit du problème du vide et de l'infini. Dieu bouche le vide. Quand on écrit, on rencontre la peur du vide. » Ces propos s'inscrivaient dans le cadre de la véhémente querelle entre *La Nouvelle Barre du jour* et *Les herbes rouges*, lors de laquelle Charron et André Beaudet se voyaient bombardés de ripostes par une faction de poètes défendant l'engagement concret de la poésie dans le monde. Normand de Bellefeuille, notamment, tirait à boulets rouges en direction des *Herbes rouges* :

Ainsi nous assistons, depuis peu, dans le milieu intellectuel, à une inquiétante recrudescence de certaines vieilles tendances contre-culturelles : théories de l'« aura », et délire zodiacal, énergies diverses (l'énergie comme « relève » à l'idéologie), et gouroumanie galopante, égyptophilie, néo-mysticismes, etc.

« A comme âme, B comme botte »

Cette critique est loin de s'appliquer au Charron actuel, tout spirituel qu'il demeure. Ce qui frappe le plus, aujourd'hui, est de voir combien l'auteur s'attache à écrire les effets, les manifestations du monde, et non à en chercher les causes, et certainement moins la Cause. Et toujours, c'est en tentant de polariser des éléments qu'il parvient le mieux à exprimer sa communion avec la nature des choses, abstraites ou prosaïques :

*Où se croisent les chemins
— tenter de circonscrire l'éclat.*

*Le réfrigérateur a dégivré,
la viande va pourrir si ça continue.*

On se réjouit encore davantage de ce que François Charron, dans une épiphanie émotive palpable, dirige notre regard vers des micro-événements avec une humanité tour à tour tendre et cruelle, affectueuse ou perverse, qui bouscule de page en page. La juxtaposition de scènes comme celle d'un chien qui pleure devant son bol, avec le spectacle de l'immensité de la permanence de la mort, du sort des nuages ou de l'insaisissabilité de l'eau rend formidablement compte du mystère effarant qui accueille nos vies sans nous fournir de réponses.

Qui est cet ange indécis qui dévore le poète ? Pourquoi le canard a-t-il mangé l'abeille ? Qui sont ces Agathe, Rebecca et Catherine, et pourquoi Jean Le Maigre rôde-t-il ici ? Inutile de le savoir, bien entendu, lorsque la question est « Qui cherche qui ? » Les pôles qui unissent l'existence humaine au monde se déclinent infiniment, mais leur préhension intuitive n'est jamais mieux favorisée que par l'œillère d'un éclair, d'une envie, d'un souvenir. En définitive, tout et rien sont de parfaits synonymes. Question d'intensité. ♦

☆☆☆☆
François Charron
***L'herbe pousse et
les dieux meurent vite***
Montréal, Les herbes rouges
2018, 172 p., 18,95 \$



La poésie comme bouclier émotif

Rachel Leclerc

Bien connue dans le paysage de la publicité québécoise, lauréate de plusieurs récompenses pour son travail en communication, Lili Côté est aussi poète. Elle signe ici son cinquième recueil.

« Au fond du lac », c'est le titre de la première partie du livre, et il donne le ton à ce qui s'avérera le portrait d'un personnage féminin marqué par la déception et la colère. L'écriture, souvent dominée par le paradigme de l'échec relationnel, met en scène une femme blessée par l'autre, « à jamais déçue / à jamais ombrageuse », intelligente et lucide mais « noyée par le flot [d'une] vile bonté » et à laquelle même le mauvais temps « impose la ruine ». Il faudra de l'optimisme au lecteur pour sortir indemne de ce livre où presque tout le propos est négatif, comme si un bonheur ordinaire relevait de l'impossible et qu'il fallait toujours se mettre à l'abri d'un personnage toxique non identifié. Il faut dire que ce personnage, à qui la narratrice adresse plusieurs phrases assassines, semble dominer l'espace intime. *Dans les bras de l'improbable* ressemble par moments à une lettre d'accusation plus ou moins voilée.

Il ne suffit pas d'aligner des images obscures pour faire de la poésie, car la poésie n'est certainement pas le contraire du naturel. Il n'est donc pas nécessaire de triturer les vers pour les faire parler et produire un bon livre.

Devant des phrases en apparence anodines (« Il suffit qu'au matin / Je tiens ma langue »), on espère pour cette poète la prise de conscience qui lui ferait relever la tête et lancer à la face du monde qu'elle n'est plus la victime consentante qu'elle a été. Mais il faudrait alors que la peur et l'apitoiement sur soi cessent de bloquer tout élan vers le dehors, là où bat la vie, là où s'expriment parfois la joie et la liberté. Si la poésie s'avère souvent un espace narcissique, elle a aussi pour tâche d'éclairer, avec les fulgurantes poussées de lucidité qu'on lui connaît, les chemins de la vie et les arcanes de la destinée, personnelle ou collective. Le problème ici – et le livre le dit en toutes lettres –, c'est que l'écriture est considérée comme une « anesthésie ».

La simple langue de l'émotion

Le travail de Lili Côté n'est pas sans élégance ni recherche. Mais, justement, il y a une tendance trop marquée à compliquer l'énoncé, ce qui donne lieu à des tournures maladroites. Celles-ci auraient pu être évitées si la poète avait cherché à dire simplement les choses plutôt que de multiplier les circonvolutions et de faire appel à des formules populaires. Que peut apporter une phrase

comme « L'exubérance fait salle comble » ? Et comment « fracturer la lisière du règne sentimental » ? N'aurait-il pas été possible d'écrire plus clairement et sans détour ? Le sens de la métaphore n'est pas donné à tout le monde, et sa pratique – souvent remise en question d'ailleurs – relève d'un art que seuls les néophytes imaginent facile. Il ne suffit pas d'aligner des images obscures pour faire de la poésie, car la poésie n'est certainement pas le contraire du naturel. Il n'est donc pas nécessaire de triturer les vers pour les faire parler et produire un bon livre.

L'éditeur, quant à lui, aurait dû proposer à l'autrice des alternatives à des mots mal choisis. On en trouve par exemple dans l'incipit, où la poète a écrit : « Je me dirige à la ligne d'horizon » (plutôt que « vers ») ; et encore ici : « *Enflammons* des bougies » (plutôt que « allumons » ou « brûlons »). Plus loin, de nombreuses phrases maladroites auraient pu être évitées, ainsi : « Ma douleur retentit comme un défi du siècle », ou encore « Le besoin de distraire mon voyage ». Cheminant dans le livre de Lili Côté, on note aussi, au fil des pages, une certaine tendance à l'anthropomorphisme, phénomène malheureusement assez répandu chez les poètes et les romanciers : « L'écueil me parle en direct », « Les trottoirs m'abandonnent », « Lorsque nos ventres crieront au scandale », et la plus étrange : « le chaos saisit ta bienvenue ».

La poésie est un état d'esprit qui permet un certain regard sur soi et sur les autres, elle s'offre comme une réflexion destinée à comprendre l'être profond de chacun. C'est ainsi qu'elle évite les écueils du narcissisme. Outil de connaissance, la poésie dessine une formidable fenêtre sur l'inconscient, permettant ainsi d'aboutir à une conscience élargie – tout le contraire de « l'anesthésie ». Voilà pourquoi elle donne lieu, même si sa vocation est ailleurs, à un mieux-être un supplément de bonheur durable. À travers une cartographie au tracé tortueux, Lili Côté nous offre l'intimité d'un personnage féminin complexe, chargé d'une colère à moitié refoulée, qui balance entre la soumission et l'exaltation, laissant tout de même deviner une force de caractère propice à la maîtrise des émotions. Cette recherche personnelle, traduite en poésie, ne pourrait que gagner à s'épurer et à trouver les mots justes. ♦



☆☆

Lili Côté

Dans les bras de l'improbable

Montréal, du passage

2018, 76 p., 19,95 \$

Dans la peau du tambour

Rachel Leclerc

Joséphine Bacon continue de raconter en poésie sa vision du monde, apprise dans le Nord, et l'héritage qu'elle veut transmettre.

Tôt ce matin, dominant la baie des Chaleurs, j'apercevais de ma galerie une petite barque à moteur électrique comme il en passe parfois. Elle longeait lentement la côte avec à son bord deux pêcheurs micmacs qui jasaient en anglais dans le silence du matin, dans l'immensité bleue du jour, tâchant d'attraper les maquereaux, les plies ou les truites de mer qu'ils espéraient rapporter à la maison. Autrefois, ils appelaient cette baie Maoi Pôgtapei, « baie par excellence ».

Le lecteur a ainsi sous les yeux une écrivaine accomplie, une femme qui, plutôt que de décrire la déperdition, la déculturation et les mauvais traitements, affirme dans un court prologue qu'elle veut « être poète de tradition orale, parler comme les Anciens, les vrais nomades ».

J'ai pensé alors à Joséphine Bacon, que je m'apprêtais à lire. J'aurais bien voulu lui montrer ce tableau idyllique. Innue de Pessamit, elle aurait sûrement trouvé les mots qu'il faut pour toucher le cœur de ces hommes, ces habitants d'une réserve où, il faut le dire, la pratique quotidienne de la langue des ancêtres a presque disparu. De quoi auraient-ils jase ? Du poisson et de la mer ? Des deux rivières Cascapédia, la petite et la grande, si proches qu'on pourrait presque les toucher ? Ou de la vie tout simplement, d'une manière d'être et d'agir étrangère aux citoyens ? Ils auraient peut-être parlé d'un mode d'existence sur lequel se calque parfois le nôtre, celui des Blancs de la baie : grâce aux Micmacs, nous savons depuis des centaines d'années ce qu'il faut cueillir, chasser et pêcher par ici. Certains jours, on est tous un peu autochtones, et ils sont tous un peu blancs. La reconnaissance des cultures autochtones explique peut-être en partie ce phénomène : elle soulage les esprits et favorise l'échange.

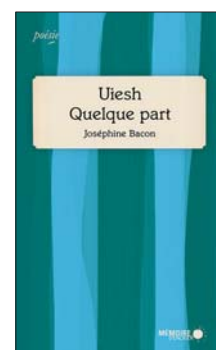
Si Joséphine Bacon choisit de mettre en lumière le versant positif de son existence, ce n'est sûrement pas étranger au fait qu'elle possède encore sa langue maternelle, puisqu'elle l'écrit et l'enseigne depuis longtemps. Le lecteur a ainsi sous les yeux

une écrivaine accomplie, une femme qui, plutôt que de décrire la déperdition, la déculturation et les mauvais traitements, affirme dans un court prologue qu'elle veut « être poète de tradition orale, parler comme les Anciens, les vrais nomades ». Il faut donc lire sa poésie comme une transcription de sa parole.

Rêver le monde

Sachant que l'univers qui l'entoure est voué à la transformation, Joséphine Bacon s'inscrit elle-même dans un cycle : « Tout tourne / C'est à mon tour ». Voilà une vision du monde très différente de celle des Blancs, obsédés par la permanence et vivant dans l'illusion de leur infinitude. L'imagination fournit alors l'énergie nécessaire à la tâche que se donne la femme : « J'avance dans mon songe / Sans fatigue ». Bacon possède un don merveilleux, celui de s'imprégner (par la mémoire, puisqu'elle vit à Montréal) des éléments qui l'ont entourée dans le Nord. Elle s'intègre à la nature qu'elle découvre dans la ville, qui à son tour la traverse comme un rêve odorant, et c'est ainsi que vivre devient un échange. Même au parc Molson, elle s'abandonne à la joie du souvenir : « Je ne peux m'empêcher de retourner / aux bruits que j'aime ». À l'heure du pays rêvé, ce n'est pas le corps mais l'âme qui est « déshabillée ». « Je vais au bout de la nuit / Pour trouver la meilleure version de moi », dira l'autrice. Prévalence du mystère, mémoire des instants heureux : Joséphine Bacon est peut-être elle aussi « un écrivain japonais ».

Dans cette poésie écrite avec justesse et sans artifices, publiée en édition bilingue français / innu-aimun, Joséphine Bacon a l'intuition de ce qu'il faut raconter et la sagesse de comprendre qu'elle a un rôle à jouer dans ce récit. Elle ne construit pas son œuvre dans la sphère très cérébrale où s'écrit souvent la poésie. J'ignore si elle est une « autrice phare » du Québec, comme on la présente parfois. Mais, en cet après-midi où la mer, remontant la grève rocheuse, me récite la litanie de ses exigences, il me plaît de croire qu'elle est la plus rare et la plus précieuse. ♦



☆☆☆

Joséphine Bacon

Uiesh / Quelque part

Montréal, Mémoire d'encrier

2018, 126 p., 17 \$

Territoires fétiches

Jérémy Laniel

Délier les lieux, un titre comme une promesse d'autonomie, des poèmes comme quelques arpents. Et si on portait plus attention aux endroits que l'on fréquente ?

« S'abandonner aux lieux ne va pas toujours de soi », écrit Hector Ruiz en ouverture de ce collectif qu'il dirige. C'est d'après cette contrainte, cet abandon, que le poète et membre de l'atelier de géopoétique *La traversée* décide de faire entendre les voix de poètes désirant, comme lui, tendre l'oreille. Avant de devenir un livre, *Délier les lieux* a été un événement, un moment, une performance. Les écrivaines et écrivains conviés dans différents endroits du Plateau Mont-Royal lors du 18^e Festival de poésie de Montréal en 2017, afin d'y vivre une « expérience d'infiltration », ont pu ainsi écrire et créer pour témoigner des reliefs qui nous entourent.

Entre Les verres stérilisés, bar mythique de la rue Rachel, et un banc à la sortie du Cinéma du Parc sur la rue Prince-Arthur, il y a un monde à cartographier, aux divers accents et aux multiples histoires. Non sans rappeler le géomètre, ce *poète-arpenteur*, aurais-je envie de l'appeler, qui erre dans les pages du recueil *Territoires fétiches* de Marcel Labine, chaque poète de *Délier les lieux* — Félix Durand, Corinne Larochelle, Dominic Marcil, Geneviève Nugent, Laurance Ouellet Tremblay, Maude Veilleux et Hector Ruiz — désire témoigner de la mobilité poétique des points fixes que l'on peuple chaque jour.

Renversements

« Que fait un artiste sinon se préparer, essayer d'être là, se rendre compte un peu ? » Peu d'exergues auraient pu mieux mettre la table pour ce collectif que cette citation de *Renversements* publié par René Lapierre en 2011. C'est d'un renversement que témoigne Dominic Marcil dans « Faux raccords » lorsqu'il écrit : « Je recense dans mon carnet tous les mots que je perçois depuis ma position. » Le poète n'est plus créateur d'images ou placardeur de mots sur un réel, bien au contraire, il pêche, attend, écoute. D'un point fixe, les mots adviennent. Usant des notes de bas de page dans sa suite poétique, Marcil rappelle *Le guide des bars et pubs de Saguenay* (Le Quartanier, 2016) de Mathieu Arsenault, où la déconstruction du lieu existe à même la page du poème. Comme Marcil, Hector Ruiz et sa suite « Mes revers » fréquente un lieu connu qu'il ne souhaite ni cacher ni camoufler. Errant entre les rayonnages de L'Échange, cette bouquinerie de l'avenue du Mont-Royal, il épie les tablettes à la recherche de réponses. Au détour d'une phrase de Nabokov, Ruiz est tranchant : « Émigrer tache. / Écrire aussi. / Deux saletés conjuguées en un même espace. » Ainsi, le lieu passant et public ainsi que le lieu réflexif et intime ne font qu'un, sur les étalages d'une librairie où les livres n'attendent qu'oreilles pour raconter leurs histoires.

Si ces deux premières suites poétiques placent rapidement et clairement l'endroit proposé par la contrainte, ce n'est pas le cas pour la majorité des textes. L'errance dans une ruelle de Geneviève Nugent est une belle découverte dans « Les lieux qui nous ont brisés ont tous la même lumière », mais on se désole

par contre que le vers le plus fort serve de titre ici, on aurait tant préféré le découvrir dans son habitat naturel. Reste que cette marche dans une ruelle anonyme, comme il y en a mille dans ce quartier, est bien menée, et qu'on se reconnaît dans ce voyeurisme amateur : « On dirait des rénos / mais c'est des restes de chicane ».

Instantanés

Plus on avance dans le recueil et moins les lieux sont clairs. La suite poétique de Laurance Ouellet Tremblay est efficace, mais trop mince pour nous faire errer dans son Dièse onze, ce bar de jazz sur Saint-Denis. Les cinq poèmes qui forment la suite nous laissent sur notre faim, comme si la soirée avait à peine commencé. Félix Durand, quant à lui, s'annonce comme l'une des voix les plus fortes du collectif avec « Possibilité du feu », un texte contenant une grande puissance d'évocation : « Qu'on se pendre ici ou ailleurs, cela n'aura aucune incidence sur la nuit. » Il est pourtant malheureux que le texte s'insère difficilement dans le recueil, le lieu semblant inexistant tant le lecteur manque de contexte. « Sens dessus dehors » de Corinne Larochelle s'avère l'une des suites les plus faibles du livre : le découpage des textes cherchant plus d'effet que les vers eux-mêmes, le travail se retrouve plus présent sur la page que sur le poème en soi. Quant aux poèmes de Maude Veilleux, « Des corps à prendre », ils surprennent par leur honnêteté. La démarche de Veilleux s'alliant à merveille avec l'agenda géopoétique du recueil, on retrouve la quotidienneté disséquée à même les vers ; l'un des beaux passages du livre.

Délier les lieux possède les défauts de ses qualités. Le livre rassemble dans ses pages un moment, une performance, mais, par le fait même, manque de contexte et d'enrobage. On ne saurait dire si un meilleur dispositif de présentation des suites aurait pu être bénéfique, mais on se réjouit tout de même de savoir ce recueil existant, comme des instantanés volés au déferlement du réel. ♦



☆☆☆
Collectif
Délier les lieux
Montréal, Triptyque
2018, 100 p., 16,95 \$

Les permissions

Jérémy Laniel

Et si l'écriture redevenait un terrain de jeu ?
La poésie ? Une fuite formelle où, d'un atelier, on crée des royaumes.

Le troisième recueil de Jonathan Charette, *Ravissement à perpétuité*, est une belle surprise, une immense surprise. Par ses excès de romantismes et ses changements de direction multiples, on y voit un poète s'amuser avec les codes sans nécessairement badiner pour ne rien dire. Dans un monde complètement libre, il s'éclate avec grand plaisir et bâtit une épopée où la langue tient le premier rôle : quelque chose de chevaleresque, un Don Quichotte au pays d'Hölderlin. On n'aurait jamais cru qu'avec un tel titre l'auteur puisse tenir ses promesses. Et pourtant, à notre grand étonnement, il y a là un ravissement à perpétuité.

L'atelier du maître est pris d'assaut, « c'est une descente », nous dit-il dès les premières pages. Après avoir trouvé un apprenti, « auréole de travers, bouche pleine de terre, langue noire : il dérange les législateurs », et « ravitaill[é] les plantes carnivores [...], [l]es endimancher n'assure pas une autonomie suffisante », le maître peut partir. Ici, le départ n'est aucune fuite, même si son corps est mis à prix, « [u]n million de nuages pour mes poumons ; une dizaine de printemps pour mes bras » ; la mission s'annonce dès la fin de la première partie, le dernier vers comme une sentence : « [i]l devient impérieux de venger ces êtres. »

Tout reconstruire

Six parties forment ce recueil : « L'atelier », « Le braquage », « Le royaume », « La fièvre », « Douceur et délabrement » et « Exil de l'apprenti » ; six parties comme autant de chapitres d'une romanesque histoire de cape et d'épée, car tels sont les résonances à la lecture de ces poèmes : une course effrénée pour sauver *le monde en lumière*¹. S'il y a du souffle qui parcourt chacun des poèmes, il y a aussi de la beauté dans chaque vers, un émerveillement certain :

*Défenderesse des filles farouches
tu leur apprends à concevoir une aurore boréale
avec du liquide amniotique, un peu de foi
et les bonbons à la menthe volée à la pharmacie ;
elles s'appliquent comme des émeutières désireuses
de voir des lueurs apaiser leur cauchemar.*

Toujours l'adresse à l'autre est sous le signe du conseil et de l'entraide, ainsi se termine l'extrait précédant : « Par pudeur tu leur enseignes aussi / à ne pas trébucher contre les cicatrices, longs fils qui tissent / des vêtements de mélancolie. » Du braquage à la fièvre et jusqu'à l'exil, Charette défait des mondes à la même vitesse qu'il les érige, comme si tout était à préserver, mais qu'il nous mettait au défi d'y mettre le feu, sachant pertinemment qu'il saura tout reconstruire, là, sur la page blanche.

Tupac, Biggie et les autres

Si l'on a l'impression à une ou deux reprises que le champ lexical s'essouffle un peu, la pluralité de la disposition des poèmes, elle, se rafraîchit de section en section – notamment dans la partie finale où à chaque poème succède un conseil, seul sur la page, comme le legs du maître lors de « l'exil de l'apprenti » : « [a]rpente le cataclysme, construis-y un bivouac, mais pas ton palais », ou encore « [g]rave ton nom dans le code génétique de chaque oiseau ».

Si cette épopée semble être celle de la dernière chance, et que le ravissement promis arrive avec une bonne dose de romantisme, il serait navrant d'occulter l'humour qui est bien présent tout au long du recueil, et qui s'y présente comme l'une des plus belles trouvailles. Car s'il « taille son pharynx dans un aiguiseur comme Notorious B.I.G. le faisait avant chaque concert », le poète « voit [aussi] Tupac boire du Hennessy en compagnie de François Villon », tandis que, d'autres fois, il s'enroule « dans une tenue de cérémonie, comme Kendrick Lamar dans sa robe papale ». Si ces références populaires désarçonnent autant qu'elles font sourire, Charette sait jouer avec différents registres, comme dans ce passage simplement délectable :

Ah ! ces landes si profondes que le risque de noyade est élevé.

Pourtant, Hölderlin fait des longueurs dans cet espace depuis plus de deux siècles.

*Saint-Denys Garneau gagne le championnat d'apnée tous les ans.
Char explore les abysses, un rayon en guise de tuba.*

Il y a une fraîcheur singulière dans ce recueil, quelque chose qui fait grand bien. On se surprend à avoir hâte d'y retourner, comme une contrée où la verdure nous rappellerait de doux souvenirs d'enfance, vous savez ces moments où il suffisait d'un après-midi de beau temps pour nous construire un pays, nous couronner roi, nous faire accuser de trahison et fuir dans la montagne incertaine, juste avant que notre mère ne nous appelle pour le souper. Un livre fait de permissions, il est là, le ravissement à perpétuité. ♦

1. Rose Élicery, *Là où fuit le monde en lumière*, L'Écrou, 2017.

☆☆☆☆
Jonathan Charette
Ravissement à perpétuité
Montréal, Noroît
2018, 96 p., 17 \$

